



Le Compagnon de Route

(Conte de Noël.)

UN coup argentin tomba dans la nuit. Onze heures et demie ! maugréa Robert. Et pas un fiacre à la station. Pour la veille de Noël ! Je serai en retard et je vais m'enrhumer.

Malgré le chaud et moelleux pardessus qui couvrait son habit noir, malgré les chaussons fourrés qui cachaient ses souliers vernis, Robert se sentait grelotter sous les pénétrantes morsures du froid. Furieux et gelé, il continuait à courir en vain à la recherche de son fiacre. Car il devait aller fort loin, chez un ami très riche. Là, cet ami donnait un somptueux réveillon, en compagnie joyeuse ; on souperait, l'on jouerait, l'on boirait surtout. Toute une nuit de plaisirs énervants et coûteux.

C'est de la sorte, en effet, que s'apprêtait Robert à passer la nuit merveilleuse où Jésus descendit sur la terre et commença à souffrir pour nous. Cette nuit, jadis, était pour lui bien différente. A l'église, auprès de sa mère, une âme infiniment pieuse, il assistait à la messe, et, pénétré de ferveur, s'approchait de la Table sainte. Hélas ! cette mère chérie, cet ange gardien de son enfance, était morte, il y avait peu d'années, à l'âge où les passions jetaient leurs premiers feux dans le cœur de l'adolescent, tendre et généreux, mais si faible et si inconsistant ! Il s'était laissé entraîner : et il glissait, de plus en plus vite et de plus en plus bas, dans la pente mauvaise.